

LES ÉTERNELS



TRAGÉDIE PURE ET SAMPLES

Le maître chinois Jia Zhang-ke s'autocite à foison dans une fresque trans-

(2004), Jia Zhang-ke filmait le décor ahurissant d'un parc d'attractions à la pointe la pl
nité mondialisée. Une juxtaposition à Pékin de répliques à échelle réduite des monumer
ar l'internationale touristique : tour Eiffel, pyramides égyptiennes, jardins traditionnels
e ou Twin Towers résistant effrontément à la chute de leur modèle. Trompe-l'œil d'un r
ise de miniature insensée du monde, offert à la déambulation de visiteurs d'une ère pres
embrasser en un regard ou deux des accomplissements de l'humanité, sans se donner la

es beautés fanées de ses *Eternels*, on croirait d'abord que le cinéaste chinois a composé
on un semblable principe de réduction du temps, de l'espace et des formes, appliqué à s
se de spectateurs (ou jurés de festivals) aux vies trop frénétiquement remplies pour rem

ges de la vie commune puis disloquée d'un couple, le film fait certes d'abord mine de s
étant les bases d'une saga mafieuse sise à Datong, ville minière du centre de la Chine, e
ion. Mais à mesure que le récit avance en se dépouillant des signes et attributs du genre
ie d'une femme, s'incrustent partout les lambeaux des œuvres passées du cinéaste - flas

Le temps, et le dernier acte, qui est aussi celui d'un épuisement de l'exercice autoréférent
Le présent, fraie la piste d'une lecture du film en autoportrait du cinéaste (et époux de sor
cômé et fatigué. Un autoportrait au goût très pur de cendres - les cendres du temps.